

fac.
linguistique

CHRISTIAN BAYLON

SOCIOLINGUISTIQUE
SOCIÉTÉ,
LANGUE
ET DISCOURS

DEUXIÈME ÉDITION

NATHAN
UNIVERSITÉ

7768/65

COLLECTION NATHAN-UNIVERSITÉ

CRÉÉE PAR HENRI MITTERAND, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE PARIS III

Série "Études linguistiques et littéraires" dirigée par Henri Mitterand

B124

CHRISTIAN BAYLON

*Maître de conférences de linguistique générale
à l'Université Paul-Valéry
de Montpellier*

SOCIOLINGUISTIQUE

SOCIÉTÉ, LANGUE ET DISCOURS

Deuxième édition

NATHAN

Dans la même collection

- Initiation à la linguistique*
par Christian Baylon et Paul Fabre
- Sémantique du langage. Initiation*
par Christian Baylon et Xavier Mignot
- La Communication*
par Christian Baylon et Xavier Mignot
- Grammaire systématique de la langue française*
par Christian Baylon et Paul Fabre
- Histoire de la langue française*
par Jacqueline Picoche et Christiane Marchello-Nizia
- Précis de lexicologie française*
par Jacqueline Picoche
- Précis de morphologie historique du français*
par Jacqueline Picoche
- Didactique du vocabulaire français*
par Jacqueline Picoche
- Phonétisme et pronciation du français*
par Pierre Léon
- Précis de phonostylistique*
par Pierre Léon
- Grammaire du verbe français. Des formes au sens*
par Danielle Leeman-Bouix
- L'Orthographe française*
par Nina Catach

Préface

Lorsqu'un auteur demande à quelqu'un de préfacier son livre, il s'attend à des éloges — à des éloges à peine tempérés de quelques réserves pour éviter que la présentation ne tourne au panégyrique. Telle est la loi du genre. Je ne sais pourquoi Christian Baylon y a désobéi en m'invitant expressément à dire de son ouvrage, par avance, « tout le mal qu'on peut en penser ».

Une fois parcouru le manuscrit, je n'avais naturellement aucune envie de la faire : c'est un exercice dont les lecteurs se chargeront bien tout seuls. Baylon a pris trop de risques pour ne pas s'attirer des coups. Il n'a pas écrit un livre élémentaire, où la nécessité de s'adapter au niveau du public visé aurait justifié des simplifications. Il nous donne quelque chose comme un état de la question, *a state of the art*. Aussi avait-il à passer en revue l'ensemble des disciplines, sous-disciplines, méthodes, écoles, tendances, théories globales ou partielles qu'on regroupe sous le nom générique de sociolinguistique, sans oublier les principales illustrations qui en ont été fournies. Des raccourcis et des jugements rapides étaient inévitables, ainsi que quelques omissions ; il n'a pas évoqué telle doctrine en honneur à Montpellier, ville où pourtant il enseigne... En outre, s'il affiche à l'occasion ses préférences, il ne s'est rangé sous aucune bannière, alors que l'appartenance à une école garantit généralement un minimum d'indulgence de la part de ses sectateurs. S'isoler, c'est rester sans défenseurs, dans une micro-société à un seul membre.

Je ne manquais donc pas d'excuses pour me dérober et pourtant je prends au mot la requête de Baylon. Comme on le sait, tout auditeur a le droit de s'appuyer sur le sens explicite des paroles qui lui sont adressées, d'ignorer ces voies de dégagement qu'offrent les non-dits. Qu'aurais-je voulu que je n'ai pas trouvé, mais que peut-être il était déraisonnable d'attendre ?

Comme l'auteur a énormément lu dans un domaine qui n'est pas tout à fait de ma spécialité — je suis plutôt attiré par la grammaire, par le noyau dur (?) des sciences du langage —, j'espérais qu'il mettrait en place, au moins pour quelque temps, mes idées sur la sociolinguistique. Or s'il m'a beaucoup appris, j'ai eu maintes fois le sentiment que son livre ne suivait pas un itinéraire en ligne droite, mais adoptait un cheminement plus compliqué, non exempts de retours en arrière, où il fallait le suivre sur les mêmes sites, comme si Baylon n'avait pas retiré de ses innombrables lectures une image limpide et harmonieuse de ce qu'est aujourd'hui la sociolinguistique. Mais était-il possible que l'état présent de la recherche soit décrit d'une manière qui ne se ressente pas des imperfections de cet état ? Ici comme ailleurs, les publications se multi-

plient à un rythme tel et présentent tant de divergences qu'on ne voit pas comment en prendre une vue cavalière, ce qui demanderait du répit alors que la science, dans son galop, laisse loin derrière elle ceux qui en prennent. Au moins Baylon est-il à la page...

Sur la masse des travaux qu'on produit ainsi de nos jours, soyons un peu mauvaise langue. Le phénomène aujourd'hui fréquent qu'est l'apparition d'une théorie ou d'une méthodologie comporte généralement trois volets. D'abord l'auteur relève les insuffisances de celles qui existent déjà sur le marché, et c'est dans la plupart des cas le volet le moins discutable. Ensuite il laisse entendre que sa manière de faire va y remédier, ce qui met l'eau à la bouche des lecteurs. Enfin il nous donne des analyses souvent intéressantes, il entreprend de défricher des champs nouveaux, mais décidément les fruits restent en deçà de la promesse des fleurs : à présent comme hier, tout ne va pas méthodologiquement pour le mieux. La boucle étant ainsi bouclée, rien ne s'oppose au développement d'une nouvelle phase, elle aussi à trois volets. On ne voit aucune raison pour que le jeu s'arrête. Les chercheurs à venir, qui ne manqueront pas de pain, peuvent s'en féliciter, mais certains esprits chagrins, dont je suis, avoueront un certain malaise : l'impression qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'abondance des études publiées et les progrès réalisés sur le plan de la méthode. Les connaissances croissent en étendue plutôt qu'en profondeur. Il faut avouer cependant que dans les sciences la démarche est rarement linéaire et qu'il faudrait plus de recul pour en déceler l'orientation générale. Nous avons déjà remarqué qu'on en manquait.

Tentons malgré tout à ce propos quelques considérations, de ton moins polémique. Si on compare l'histoire, toute fraîche, de la sociolinguistique à celle des sciences de la nature, plus longue et jalonnée de plus de succès, on fait la constatation suivante. Les sciences de la nature ont progressé en résolvant les problèmes les plus simples avant les plus compliqués. La chimie minérale, qui avait affaire à des molécules assez élémentaires, a précédé la chimie biologique, où les molécules sont infiniment plus complexes. Il aurait été souhaitable que la linguistique en fit autant : qu'elle commençât par résoudre les questions grammaticales avant de se risquer dans l'étude de l'interaction. Baylon a insisté sur l'échec de la problématique qu'on appelle modulaire, celle qui isole des champs d'étude. Pour lui, l'insuccès de l'entreprise chomskyenne, qui voulait se limiter à l'examen de la compétence, de la « faculté de langage », comporte une leçon qu'il faut écouter. Dans une discipline comme la nôtre, il est irréaliste de procéder en deux temps : la modélisation d'entités distinctes, puis l'examen de leur interaction. Car les prétendus modules se constituent dans l'interaction elle-même et se modifient au fur et à mesure qu'elle se poursuit. Pas question de les caractériser d'abord et de réserver pour une seconde étape l'étude de leur combinatoire. S'impose ainsi la fameuse formule hégélienne, bien des fois citée : la vérité est dans le tout. Il n'y a pas dans un premier temps les sujets parlants et leur faculté de langage, ou leur compétence de communication, ensuite leurs connaissances, partagées ou non, leurs objectifs, leurs relations, l'influence que la société exerce sur eux, etc. Tout est à prendre en bloc, tout est mouvement et échange perpétuels, les interlocuteurs varient pendant et par la conversation qu'ils mènent et qui les (re)construit.

Mais quand cette constatation a été élevée à la dignité d'un principe, la pratique à suivre n'apparaît pas beaucoup plus clairement. On ne peut pas tout étudier d'un seul coup, il faut bien commencer par un bout. Pour l'instant, les théories qu'on imagine restent en retard sur le foisonnement et la mobilité des réalités dont il faut rendre compte. D'où le caractère relativement insatisfaisant — à mon sens — des démarches qu'accomplit encore la sociolinguistique. On n'a ni modèles qui s'imposent, en tout cas pas de modèles formalisés de l'ampleur souhaitable, ni moyen assuré de les tester et de guider leur amélioration. Sauf exception, le discours tenu par les sociolinguistes s'appuie encore bien trop sur des indices, des intuitions, des vraisemblances pour combler le rationalisme scientifique.

On sait au moins qu'il y a une procédure à éviter : le réductionnisme. La société ne se ramène pas, par exemple, à une infrastructure économique, comme l'a prétendu une certaine vulgate marxisante, récemment passée de mode. D'ailleurs, on ne gagnait guère à cette identification, car les économistes sont bien en peine de présenter de l'économie une vision d'ensemble. Et puis même Staline s'était rendu compte qu'il y avait quelque écart entre langage et système de production des biens matériels. Après tout on sait la part prise par l'imaginaire dans le fonctionnement du langage : l'essentiel se passe dans la tête, bien que la tête soit celle d'un organisme vivant, lui-même soumis à l'influence du « contexte » — encore un concept capital, mais extensible à l'infini et difficile à maîtriser. Il n'est donc pas question d'absorber le linguistique dans le social et il ne faut pas non plus le séparer du psychologique.

Or, à la réflexion, le livre de Baylon a au moins ce mérite : il ne tente pas de faire passer pour simple ce qui est irrémédiablement complexe.

J'ai finalement, par un détour, satisfait quelque peu à la loi du genre préface, malgré l'auteur, en lui décernant un éloge négatif.

Xavier Mignot
Professeur de linguistique générale
à l'Université de Montpellier

PREMIÈRE PARTIE

**GENÈSE ET DÉFINITION
DE LA
SOCIOLINGUISTIQUE**

CHAPITRE 1

Le contexte épistémologique

1. LA JONCTION DES DISCIPLINES

1.1

On assiste depuis quelques années, dans les sciences sociales et humaines, au développement des contacts entre les diverses disciplines, ce qui a pour conséquence d'estomper les frontières traditionnelles qui paraissent nettement définies. On constate un progrès continu de l'interdisciplinaire sur le multidisciplinaire, processus favorisé tantôt par l'« éclatement » des vieilles disciplines, tantôt par leur interpénétration croissante, enfin par l'utilisation accrue du langage mathématique par toutes les sciences ; (cf. *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, Mouton, Unesco, 1970.). L'époque est à la **jonction entre des disciplines voisines et différentes** : on aboutit à des combinaisons nouvelles qui ont nom anthropologie politique, ethnobotanique, sociolinguistique...

1.2.

La linguistique n'échappe pas à ce contexte épistémologique. Lorsqu'elle cherche à atteindre la signification de l'acte de communication dans sa totalité, par exemple, elle a besoin de données relatives à l'individu et à la société pour la compréhension du sens du message. Dans ce cas, elle n'étudie plus une langue comme une structure isolée ; elle la voit comme une microstructure supplémentaire à l'intérieur d'une macrostructure dont les composantes essentielles sont l'homme et la société, car c'est en elles, par elles et pour elles en dernière instance, qu'existent les langues (cf. A. Rabanales, « Les interdisciplines linguistiques », dans *La Linguistique*, vol. 15, 1979-2, p. 95-105). La science du langage s'est donc adjoint d'autres disciplines telles que la sociologie et la psychologie ; apparaissent des sciences interdisciplinaires qui prennent en compte explicitement les multiples facteurs déterminants du langage, et qui se focalisent soit sur l'individu dans la communication (**psycholinguistique**), soit sur la communication dans la société (**sociolinguistique**).

1.3.

Le thème de la communication apparaît comme l'englobant le plus vaste : des messages verbaux (la linguistique) sont produits et perçus par un

社子
心
心
心

individu (psycholinguistique) dans une société (sociolinguistique). De fait la communication intéresse autant le psychologue que le sociologue. « Le psychologue la considère du point de vue des échanges inter-individuels, le sociologue du point de vue des institutions supra-individuelles et des comportements collectifs. Disons que la communication, pour le psychologue, c'est l'interlocution, c'est-à-dire l'échange des messages vu du point de vue des utilisateurs. » (Paul Ricoeur, « Le langage, l'action, l'humanisme », dans *Tendances principales de la recherche...*, op. cit., t.II, p. 1391) Mais, comme on le sait, les frontières entre psychologie et sociologie sont difficiles à tracer, si l'on considère en particulier le cas de la **psychologie sociale** que les deux peuvent revendiquer. **On passe, par degrés, d'une psycholinguistique à une sociolinguistique** si l'on considère le jeu complexe des codes et des sous-codes dans une même collectivité linguistique : chaque locuteur « participe à une multiplicité de communautés, de milieux, de situations qui appellent une diversification des codes adaptables aux circonstances et aux milieux, et la maîtrise verbale du sujet consiste à régler ses "performances" sur des glissements de codes au niveau de la "compétence", et donc à exercer une perspicacité de caractère métalinguistique au sein même de l'échange verbal » (*ibid.*, p. 1392).

1.4.

L'individu dans la communication fait l'objet des études suivantes :

- la **biolinguistique** qui se réfère aux fondements biologiques du langage, à la transmission génétique de la compétence linguistique chez l'homme (cf. H. Lenneberg, *Biological Foundations of Language*, New York, Wiley, 1967).
- la **paidolinguistique** qui s'occupe du langage enfantin, du processus d'acquisition d'une ou de plusieurs langues ; elle privilégie un point de vue pédagogique dirigé vers une éducation scientifique de la parole (cf. R. Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Éd. de Minuit, 1969).
- la **neurolinguistique** qui canalise son intérêt vers la corrélation entre structure linguistique et structure neurologique du locuteur ; elle se cristallise sur les troubles du langage, notamment sur les aphasies (cf. R. Hécaen, « L'évolution actuelle des recherches sur la pathologie du langage », dans S. K. Ghosh, *Man, Language and Society*, Mouton, 1972, p. 87-102).
- la **psycholinguistique** qui, à ses débuts, « étudie les processus par lesquels les intentions des locuteurs sont transformées en signaux exprimés dans le code accepté par un groupe culturel et ceux par lesquels ces signaux sont transformés en interprétations par les auditeurs. En d'autres termes, la psycholinguistique traite directement des processus d'encodage et de décodage pour autant qu'ils relient les états des messages aux états des sujets qui communiquent » (C.E. Osgood et T.A. Sebeok, *Psycholinguistics*, Baltimore, Waverley Press, 1954).

1.5.

L'exemple de la psycholinguistique permet de poser le problème de la spécificité de chaque interdiscipline vis-à-vis des disciplines circonvoisines. Est-ce une partie de la psychologie, ou une recherche interdisciplinaire au sein des sciences humaines, ou encore une « branchette » de la linguistique,

une approche particulièrement focalisée de la linguistique proprement dite ? (Cf. F. François, *Notions de psycholinguistique appliquée à l'enseignement du français langue étrangère*, Paris, B.E.L., p. 1-5.) Son objet et sa matière semblent évoluer parallèlement aux évolutions de la linguistique. Elle se constitue comme une tentative de synthèse entre la théorie de l'information, la linguistique structurale et les théories « médiationnistes » de l'apprentissage. Après l'apparition de la grammaire générative et transformationnelle, elle se donne pour tâche de construire *un modèle de performance*, postérieurement au modèle de compétence décrit par le linguiste, en y introduisant des facteurs extralinguistiques (affectivité, limitation du champ de la mémoire,...), de mettre en évidence la réalité psychique des *transformations*. Depuis 1970, elle se consacre aux aspects sémantiques (étude de la compréhension et de la mémorisation des paragraphes et des textes) et à l'élargissement aux *processus cognitifs* de l'étude de la production et de la compréhension du langage (cf. H. Hörmann, *Introduction à la psycholinguistique*, Larousse, 1972). Si « ses domaines sont le fonctionnement du langage chez le sujet adulte, l'acquisition et la pathologie du langage » (cf. *Grande Encyclopédie Larousse*), sa thématique la lie intimement aux autres interdisciplines énumérées ci-dessus (cf. § 1.4). Ses concepts et ses outils d'analyse sont-ils ceux de la psychologie *et* de la linguistique ou lui sont-ils propres ? Pour éviter de n'être qu'une simple juxtaposition des apports réciproques, qu'une psychologie teintée de linguistique ou une linguistique teintée de psychologie, le simple bon sens exige qu'elle soit l'œuvre de chercheurs spécialistes de ces deux disciplines, et non pas de linguistes d'hier qui se sont rebaptisés, au fil des modes, psycholinguistes.

2. L'AUTONOMISATION DES DISCIPLINES

2.1

La communication dans la société est examinée sous l'angle du rapport entre le langage d'une part, et, de l'autre, la société, la culture, ou le comportement. Le plus souvent, on pose deux entités distinctes, le langage et la société (ou la culture,...) ; on étudie l'un à travers l'autre. On a donc un seul objet d'études : le rapport langue/société ; et pourtant, on n'aboutit pas à une discipline unique. De fait, bien que la linguistique soit une science, celle du langage, et non une foi, les dogmes et les écoles sont communs à la linguistique et à la théologie. La diversité des écoles de pensée, des positions culturelles et idéologiques y aboutit à la variété, voire la rivalité des disciplines et des points de vue épistémologiques, pour un seul et même objet d'étude. Comme il n'existe aucun accord entre les chercheurs quant à la nature du rapport langue/société, on aboutit à un ensemble de recherches aux appellations multiples : **sociologie du langage, sociolinguistique, ethno-linguistique, géo-linguistique, linguistique sociale, anthropologie linguistique, ethnographie de la communication, ethnométhodologie...** (voir tableau p. 12).

2.2

Toutes ces sciences, ou plutôt ces projets de sciences, ont du mal à se définir. Leur domaine respectif est loin d'être délimité ; leurs méthodes dépendent

<p>Mise en rapport de deux ensembles séparés : la langue et la société</p>	<p>Sociolinguistique</p> <p>un sous-ensemble : la linguistique sociale</p>	<p>La société détermine le langage.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Étude des variantes linguistiques permettant de circonscrire avec précision les variantes sociologiques qui les ont produites. - Étude des conduites linguistiques collectives caractérisant des groupes sociaux constitués en locuteurs collectifs.
<p>Sociologie du langage</p>			<ul style="list-style-type: none"> - Étude des faits de langue comme indices de clivages sociaux ; privilégie la composante non linguistique.
<p>Ethnolinguistique</p>		<p>Le langage est la cause des structures sociales, culturelles ou psychiques</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Étude des champs sémantiques, des taxinomies populaires, des rapports langue/ethnie (peuple ou nation)
<p>constitution d'un objet théorique nouveau</p>	<p>Anthropologie linguistique</p>	<p>Le langage est un fait social, un type de comportement.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Étude des fonctions et des emplois du langage.
<p>Langue et espace</p>	<p>Géographie linguistique</p> <p>Dialectologie</p>		<ul style="list-style-type: none"> - Étude dans l'espace (avec report sur des cartes) des faits linguistiques de tous ordres. a) Étude comparative des systèmes présentés localement pour chaque langue ; b) description des parlars locaux sans référence aux parlars voisins.
<p>langue, espace et société</p>	<p>Géolinguistique</p>		<ul style="list-style-type: none"> - Étude des toutes les variations liées à l'implantation à la fois sociale et spatiale des utilisateurs du langage (idiolecte, dialecte, langue nationale, jargon, argot, plurilinguisme, pidgin, créole, ...).

Tableau 1 : d'après Ducrot-Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, © Éd. du Seuil, 1972, pp. 79-91.

de leurs objectifs, et leurs objectifs eux-mêmes ne sont pas encore bien fixés (en dehors des termes vagues de « faire apparaître dans la mesure du possible la co-variance des phénomènes linguistiques et sociaux », cf. *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 1975, p. 444).

Ainsi l'article « Ethnolinguistique » dans le *Dictionnaire de didactique des langues*, Hachette, 1976, p. 196-197, contient trois définitions :

— « discipline ayant pour objet l'étude du message linguistique en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication » ;

— « discipline qui étudie, pour une communauté donnée, les rapports entre langue et culture, entre langue et société » ;

— « discipline qui étudie d'une part les rapports entre l'organisation d'une langue (et plus particulièrement son organisation sémantique), et, d'autre part, la vision du monde, le découpage de la réalité, les formes de pensée, voire les comportements propres à la communauté qui parle cette langue ».

Les deux premières définitions ne permettent pas de distinguer l'ethnolinguistique de la sociolinguistique, de la sociologie du langage... et ce d'autant moins que la distinction entre l'ethnologie s'occupant des sociétés « primitives », « archaïques », « simples », « traditionnelles », en gros celles qui ne connaissent pas l'écriture et dont les historiens ne s'occupent pas, et la sociologie s'occupant de sociétés « civilisées » « à structures complexes » n'a plus cours, l'ethnologie ayant élargi son domaine aux sociétés « civilisées ».

2.3

Et pourtant, l'époque est aussi à l'**autonomisation de ces disciplines isolées ou articulées**, alors même qu'elles n'ont pas trouvé leur originalité et le champ d'action qui leur sera propre. Certains linguistes s'attachent à prouver que ces interdisciplines divergent au sujet des conceptions fondamentales, des hypothèses de travail, des motivations, de l'interprétation générale des résultats de la recherche. D'autres tentent d'établir une délimitation rigoureuse entre elles à partir des diverses manières d'appréhender les relations entre langue et société (cf. tableau n° 1, ci-contre).

2.4

La **distinction entre ethnolinguistique et sociolinguistique** se justifierait, entre autres :

— soit à partir d'une distinction entre **langue** et **parole** ;

— soit à partir d'une distinction entre **société** dite **simple** et **société** dite **complexe**, distinction recouvrant plus ou moins exactement celle entre conception « unanimiste » et conception « non unanimiste » des sociétés (cf. F. Alvarez-Pereyre, « Questions de théorie en ethnolinguistique », dans *La Linguistique*, vol. 16, fasc.2, 1980, p.150). La sociolinguistique étudierait les relations entre la société et la langue dans les sociétés complexes ; l'ethnolinguistique, la relation de la société à la parole (= actualisation de la langue dans la communication) dans les communautés homogènes. L'étude des mentalités ne se ferait que dans les sociétés simples, celle des structures sociales dans les sociétés simples et complexes. On aboutirait ainsi aux distinctions suivantes :

	ÉTUDIE	NÉGLIGE
Ethnolinguistique « idéaliste »	— les mentalités et les conceptions du monde dans les sociétés simples.	— les rapports sociaux et leur rôle dans la naissance et l'évolution des phénomènes de mentalité et de conception du monde
Sociolinguistique « marxiste » « orthodoxe »	— la langue dans le contexte des relations ou des affrontements entre groupes sociaux dans les sociétés complexes.	— mentalité, conception du monde et représentations ¹ .

2.5

Quelle que soit leur spécificité, les interdisciplines linguistiques ne peuvent se dispenser de valider à chaque instant leur activité en confrontant leurs objectifs, le contexte épistémologique dans lequel elles se développent, leurs outils de collecte et d'analyse, la nature et la pertinence des structures partielles qu'elles dégagent.

BIBLIOGRAPHIE

- T. SLAMA-CAZACU, *La Psycholinguistique, lectures* ; Klincksieck, 1972.
- J.-B. MARCELLESI et B. GARDIN, *Introduction à la sociolinguistique ; la linguistique sociale*, Larousse, 1974.
- J.A. FISHMAN, *Sociolinguistique*, Nathan-Labor, 1971.

1. « Exception faite de quelques cas sporadiques, les philosophes marxistes ne s'occupèrent guère de l'hypothèse Sapir-Whorf et aujourd'hui encore nous manquons d'études marxistes approfondies sur ce sujet » (A. Schaff, *Langage et connaissance*, Éd. Anthropos, 1969, p. 91-92).

On se plaît à rêver d'un Aristide Briand de la sociolinguistique qui remarquerait un lien entre facteurs socio-économiques et développement de ce qui est coiffé par les termes de mentalité, conception du monde, représentations, qui tiendrait compte de façon conjointe et articulée de ces deux phénomènes.

« Potentiellement alors, l'expression verbale

— ou bien serait seulement *dépendante* des contraintes socio-économiques *et* des représentations, selon des modalités différenciées ;

— ou bien serait de l'*ordre* des contraintes socio-économiques, contribuant à sa façon aux contenus et formes des représentations ;

— ou bien serait de l'*ordre* des représentations ;

— ou bien enfin serait de l'*ordre* du socio-économique *et* des représentations selon des modalités à définir » (F. Alvarez-Pereyre, « Questions de théorie en ethnolinguistique », *op. cit.*, p. 150).

Le contexte historique

1. UNE LINGUISTIQUE DE LA CRISE ?

La sociolinguistique, que les optimistes appelleront une discipline et les pessimistes une étiquette, née dans le contexte épistémologique défini au chapitre précédent, peut apparaître, dans les pays anglo-saxons et en France, à des périodes différentes, comme une réponse aux interrogations des linguistes, liée au contexte politique et social qui la voit naître.

1. 1

À l'inverse des linguistes, les sociologues préfèrent rattacher l'évolution d'une discipline davantage à des nécessités sociales qu'à des impératifs d'ordre philosophique ou épistémologique. Des hypothèses « socio-analytiques » sur le développement récent de la sociolinguistique ont pu être formulées. Aux États-Unis, cette apparition d'une nouvelle branche de la linguistique a été rattachée à la soudaine « redécouverte » de la pauvreté. Dans les années 1960-1970, un déficit budgétaire permanent alimente la reprise de l'économie américaine ; il y a une augmentation continue des dépenses que les recettes ne suivent pas, bien qu'à plusieurs reprises (1964, 1966, 1967) elles dépassent les prévisions. La seconde guerre du Vietnam, survenant dans une conjoncture déjà très proche de la surchauffe, aggrave la poussée inflationniste. L'aggravation du déficit extérieur américain de 1950 à 1975, la suspension de la convertibilité du dollar en 1971, les deux chocs pétroliers entraînent une accélération de l'inflation, une hausse des prix, un ralentissement de la croissance accompagnés d'une aggravation du chômage frappant surtout les minorités linguistiques (cf. J. Néré, *Les Crises économiques au XX^e siècle*, Armand Colin, 1989).

« Ainsi se construit le lieu géométrique où vont se rencontrer les héritiers des traditions aussi anciennes que celles de l'anthropologie linguistique — c'est le cas de Hymes — ou de la dialectologie sociale — comme Labov — et de spécialistes de l'expérimentation ou de l'intervention sociale, psychologues, sociologues, voire planificateurs. Des recherches déjà anciennes, autrefois reléguées dans le Tiers-Monde, comme la détermination d'une langue standard pour un pays en voie de développement, ou l'élaboration de codes graphiques ou orthographiques pour telle langue orale, réapparaissent, conjuguées à des exigences nouvelles propres aux États-Unis : quelles techno-

桑田友7
原方

logies sociales permettent l'intégration sociale, et plus particulièrement scolaire, des minorités linguistiques (Noirs, Porto-Ricains, Chicanos, Indiens,...) ? » (C. Bachmann, J. Lindenfeld, J. Simonin, *Langages et communications sociales*, Hatier, 1981, p. 34).

On redécouvre que le langage joue un rôle important dans la différenciation sociale, comme en témoignent les problèmes scolaires des enfants des milieux défavorisés. On en déduit que le langage standard intervient comme instrument de promotion, dans le cadre d'un développement social planifié. Une « infrastructure linguistique » est considérée comme la base de toute expansion économique. Le gouvernement fédéral lance une politique sociale visant à l'intégration scolaire des minorités linguistiques. Un grand nombre de chercheurs, marqués d'un libéralisme humaniste, dont Labov, Hymes, Fishman, se fixent comme un de leurs objectifs d'aider à résoudre des problèmes sociaux où se trouve directement impliqué l'emploi du langage (cf. F. Gadet, « La sociolinguistique n'existe pas : je l'ai rencontrée », dans *Dialectiques* n° 20, 1977, p. 99-118). Ainsi Labov consacre-t-il plusieurs articles aux causes de l'échec des enfants noirs dans l'apprentissage de la lecture ; Hymes entend examiner non seulement les outils linguistiques et les types de communautés linguistiques mais aussi les individus et la structure sociale ; Fishman souhaite enseigner à de vastes groupes de locuteurs des variétés qu'ils ne connaissent pas. Tous trois constatent que la linguistique structurale et générative se trouve impuissante à traiter la question que pose pour l'école l'apprentissage de la norme linguistique. « Leur point de départ est semblable à celui d'enseignants en milieux défavorisés, pour qui la dimension sociale du langage est une expérience quotidienne : la différenciation linguistique est inséparable du pluralisme culturel dont toute société est témoin, et le langage est investi, de part en part, de valeurs économiques et sociales : l'approche pluridisciplinaire est imposée par la nature même des problèmes en jeu » (C. Bachmann, J. Lindenfeld, J. Simonin, *op. cit.*, p. 37).

Le « contexte social » fait irruption dans la linguistique quand s'éteint le mythe de l'universelle prospérité aux États-Unis.

1.2

En France, les préoccupations d'ordre sociologique ne sont pas nouvelles : « La linguistique française depuis très longtemps et particulièrement depuis le XIX^e siècle a été obsédée par le problème des rapports de la langue et des mouvements sociaux. On se demande sans se lasser quel rôle jouent le peuple, les institutions, l'idéologie dans la constitution des divers idiomes, dans l'établissement des normes, dans leur poids de pouvoir » (J.-C. Chevalier).

Elles ont été paradoxalement mises à l'écart par le prestige d'un structuralisme linguistique à sujet réduit, l'étonnant succès de la grammaire chomskyenne qui proposait un modèle éliminant le fonctionnement pragmatique du langage. Elles ont été réactualisées par la lecture de certains travaux de recherche anglo-saxons qui sont venus renouveler la réflexion sur le langage en tant que pratique sociale. Ainsi, O. Ducrot a fait connaître les recherches sur les actes de parole, puis J. B. Marcellesi et Gardin se sont largement fait l'écho des idées de W. Labov. Elles semblent liées, dans les années 1975-1985, période où les conditions socio-économiques se transforment, aux divers aspects de la société en crise : chômage et nouvelle